



YÔKO OGAWA
2002

ACTES SUD

LA FORÊT DES MOTS

En lisant *Dora Bruder*, de Patrick Modiano, j'ai trouvé cette phrase, dans la préface écrite pour les lecteurs japonais : "Après tout, peut-être que la littérature prend fin à partir du moment où l'on va dans le monde des morts à la recherche de personnes dont on ne connaît même pas le nom."

Bien sûr, cette phrase s'applique à ce que Modiano a écrit sous une forme fictionnelle au sujet d'une jeune fille ayant disparu dans Paris à l'époque de l'Occupation, mais, pour moi, c'est une phrase dont la portée est plus large que le simple procédé concernant la forme extérieure d'une œuvre, qui touche à la source même de la littérature. Au fur et à mesure que j'avancais dans la lecture de ce livre, je pressentais que sa destination finale était Auschwitz, le monde de la mort, et j'ai fini par assimiler l'attitude de Modiano, qui erre dans la ville à la recherche de traces laissées par une jeune

filles qu'il n'a même pas connues, à la démarche que j'adopte pour écrire un roman.

Même si le thème du roman que j'écris ne concerne pas directement la vie et la mort, même si personne n'y meurt, c'est l'image de la mort qui me poursuit pendant tout le temps de l'écriture. Parmi les personnages que j'ai décrits jusqu'à présent, il n'existe pratiquement pas de modèles. À partir de la première phrase et jusqu'à ce que l'univers fictionnel se mette en place, ils flottent en moi comme des existences sans nom ni contour. Je ne peux pas m'expliquer d'où ils viennent.

Simplement, au fur et à mesure que j'enchaîne les mots comme des pierres que je poserais les unes sur les autres, leur silhouette apparaît avec de plus en plus de précision. Je tends l'oreille de manière à ne pas manquer leur moindre murmure, et je fais attention à la signification profonde et cachée que pourrait revêtir leur moindre geste. Parfois, ils s'orientent dans une direction dont moi, l'auteur, je n'avais aucune idée. Je me précipite alors pour les suivre, et, bientôt, mon univers romanesque s'aventure vers de nouveaux horizons.

En d'autres termes, pour moi, être l'artisan d'un récit ne signifie pas que je me place au-dessus de cet univers pour en

actionner les ficelles. Je rampe plutôt sur le sol de la forêt des mots. Dans l'ombre des arbres, j'observe patiemment leur comportement. Pour ne pas perdre de vue l'ensemble du récit, je suis obligée de me concentrer sur l'empilement de pierres que sont les mots.

Ils sont là, devant mes yeux. Je sens la température de leur corps, j'entends leur voix. Mais je peux toujours tendre la main, je n'arrive pas à les toucher. Un rideau transparent mais infranchissable sépare le monde des mots de la réalité.

Tout en rampant sur le sol à la recherche de pierres plus appropriées, de pierres plus solides, je les observe à travers le rideau, oubliant qu'il s'agit de personnages venus de mon propre cœur où ils sont nés, et je m'aperçois qu'ils ont intégré quelque chose qu'ils connaissent parfaitement et que je ne connais pas. Je suis persuadée qu'ils arpentent des territoires où je ne suis jamais allée, dont ils prennent le vent ou impriment les paysages sur leurs rétines. Et je sais que ce quelque chose est sans doute la mort.

Yôko Ogawa

Traduit du japonais par Rose-Marie Makino-Fayolle.

Texte paru dans La Revue des Deux-Mondes,

mars 2001.



Yôko Ogawa
**PARFUM
DE GLACE**

roman traduit du japonais
par Rose-Marie Makino-Fayolle

ACTES SUD

EXTRAIT

A l'aéroport de Wien-Schwechat, le vol pour Prague avait cinq heures de retard. J'eus beau demander pourquoi, personne ne put me dire ce qui se passait vraiment. On se contentait de lever les yeux au ciel d'un air désolé ou d'aligner précipitamment des mots que je ne comprenais pas.

La porte d'embarquement C-37 se trouvait tout au bout du bâtiment. Il n'y avait pas beaucoup de monde et c'était tranquille. Ni musique de fond ni agitation de voyageurs pour mettre de l'ambiance, et l'on n'entendait pratiquement pas les annonces diffusées par des haut-parleurs détraqués qui crachotaient.

Le bar allait fermer. Le garçon qui m'avait fait un sandwich un peu plus tôt était en train de passer le balai à franges. Les lampes qui éclairaient le comptoir étaient éteintes et les tasses en verre fraîchement lavées alignées à l'envers sur un torchon.

Dehors il faisait déjà complètement noir. La lumière orange des lampes à induction bavait. Un appareil venait tout juste de décoller. Il rapetissait lentement, comme un point aspiré par les ténèbres aveugles.

Une vieille femme blanche était recroquevillée sur un banc, son sac lui servant d'oreiller. Une famille qui semblait d'origine chinoise mangeait des galettes en faisant des miettes. Un bébé commençait à pleurer sur la poitrine de sa mère. Tous attendaient l'avion.

J'essayai de calculer depuis combien de temps j'avais quitté le Japon, et le nombre d'heures que j'avais dormi. Mais j'eus beau faire plusieurs tentatives, je n'y arrivai pas. Alors que j'étais en train d'additionner puis de soustraire les sept heures de décalage horaire, j'avais fini par ne plus rien y comprendre. J'étais trop fatiguée, mes neurones étaient engourdis.

Les calculs, quels qu'ils soient, faisaient partie de son domaine. Convertir la date de naissance de quelqu'un dans le calendrier occidental, produire le total des frais de voyage, tenir le score au bowling, désigner l'erreur dans la monnaie du taxi...

Hiroyuki donnait toujours la réponse exacte. Alors que je me contentais de bredouiller "Euh...", à côté il annonçait aussitôt le chiffre correct. Il n'était jamais obligé ni fier de lui, il paraissait plutôt vouloir s'excuser. Tu avais l'air ennuyé, alors c'est sorti tout seul. Si tu trouves que j'en fais trop, j'espère que tu me pardonnes... semblait-il vouloir dire.

58, 37 400, 1 692, 903... Il ne répondait que des chiffres. Ils n'avaient pas plus de signification que cela. Toutefois, c'était l'instant où il les murmurait que je préférais. Les accents inébranlables des chiffres me rassuraient. J'avais alors la sensation qu'il était vraiment là, présent à côté de moi.

Il y eut un brusque coup de tonnerre. Un éclair zébra l'endroit où l'avion avait disparu tout à l'heure. Ensuite la grêle se mit à tomber.

Au début, je crus que les vitres de la salle d'attente s'étaient brisées. Un bruit épouvantable, de choses dures qui se fendent et s'écroulent, avait tout envahi. La vieille femme s'était redressée, le bébé, surpris, avait ouvert la bouche, laissant tomber sa tétine. Tout le monde regardait dehors.

La grêle scintillait comme de véritables éclats de verre. En regardant bien, on distinguait la forme de chaque grêlon dans les ténèbres. Un certain nombre d'entre eux se cognaient contre les vitres et volaient en éclats.

Je m'aperçus soudain que notre avion était venu se ranger le long du bâtiment. On pouvait lire les lettres CESKY sur le fuselage. Quand et comment était-il arrivé jusqu'ici ? Je me levai pour m'approcher de la vitre. Une longue suite de wagonnets chargés de bagages arrivait en serpentant.

La grêle continuait de tomber sur les hélices, comme sur les roues et les ailes. La porte se souleva, la passerelle fut amenée. Un coup de tonnerre plus fort que les autres se produisit et le bébé se remit à pleurer.

L'avion fouetté par les grêlons paraissait encore plus petit. On aurait dit un pauvre petit oiseau blessé. Sur le panneau d'information, la lampe indiquant l'embarquement immédiat se mit enfin à clignoter.

J'étais en train de repasser dans le living lorsque je reçus un coup de téléphone d'une infirmière de l'hôpital m'annonçant la mort de Hiroyuki.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? répliquai-je à cette voix qui arrivait dans l'écouteur.

— Il s'est suicidé sur son lieu de travail. Il a bu de l'éthanol anhydre.

Je me demandais avec curiosité comment une inconnue pouvait parler de lui avec autant de détails. Je trouvais sa conduite totalement absurde.

— Venez tout de suite. Aux urgences, au rez-de-chaussée, juste à l'entrée de l'aile ouest.

De l'éthanol anhydre. Ça, je connaissais. Il était placé tout en bas des étagères de l'atelier de parfumerie. Comme je le voyais très souvent y travailler, je pouvais le visualiser

parfaitement. C'était un gros flacon en verre marron, avec un bouchon rouge. Une bouteille de forme arrondie qui paraissait lourde. Avec une étiquette blanche. Il me semble qu'il n'en manquait pas plus d'un centimètre.

— C'est d'accord, n'est-ce pas ? insistait l'infirmière.

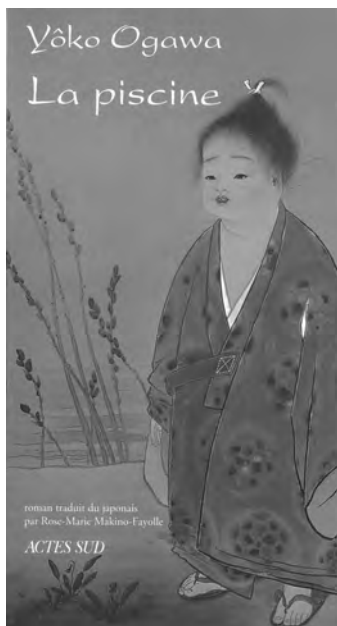
Je retournai à ma table. Puis je finis de repasser la chemise blanche appartenant à Hiroyuki, que je venais de commencer.

Je savais que je devais y aller tout de suite. J'aurais dû prendre juste mon porte-monnaie, héler un taxi, tout abandonner pour me rendre à l'hôpital.

Au lieu de quoi, mes mains s'employaient à faire glisser le fer à repasser. Elles s'appliquaient à défroisser le col comme s'il s'agissait de ce qu'il y avait de plus important à faire. Alors que celui qui portait cette chemise venait de mourir.

p. 7 à 11

Traduit du japonais par Rose-Marie Makino-Fayolle.



Il en est de la narratrice, ici, comme de quelqu'un à qui jour après jour on volerait son enfance : ses parents dirigent un orphelinat, et il lui faut vivre la même vie collective et morne que ses camarades de l'institution. Une grisaille éclairée toutefois par la présence de Jun, le bel adolescent qu'elle aime tant contempler à la piscine. Et par celle de Rie, une petite fille, son souffre-douleur, qu'elle tourmente à plaisir.

10 x 19 / 72 PAGES / 7,62 EUROS / AVRIL 1995
et BABEL n° 351, OCTOBRE 1998

REVUE DE PRESSE...

Soixante et onze pages d'un récit dont le lecteur ne sortira pas indemne. Difficile en effet, pour un Occidental normal, de lire cette longue nouvelle sans ressentir quelque chose qui ressemble à un malaise. Etrange Aya dont les plaisirs se résument à ces deux occupations qu'elle expose sans la moindre gêne : "faire pleurer Rie, et regarder les muscles mouillés de June". Malsain ? Peut-être. Mais en même temps fascinant, comme ces fleurs carnivores qui éclosent en période de mousson.

Alexis Liebaert,
L'Événement du jeudi, 6 juillet 1995.

Aliénation, impuissance, amours désaffectées : Yôko Ogawa nous entraîne au fond de la piscine et laisse au fond de notre poitrine un peu du goût de Deep End, le film de Skolimowski qui, en 1970, noyait les amours et la jeunesse britanniques dans un bassin vidé.

Eric Loret,
Libération, 18 mai 1995.

On ne tue rien plus sûrement que ce que l'on aime. Une initiation cruelle et limpide comme une épure.

Ghislain Cotton,
Le Vif L'Express, 17 août 1995.



Pour rendre service à son cousin qui cherche une chambre, l'héroïne l'a introduit dans le foyer d'étudiants où elle-même séjourna jadis. Mais sitôt le jeune homme installé, un malaise inexplicable s'empare d'elle. Dans les semaines qui suivent, à chaque visite qu'elle tente, son cousin demeure introuvable. Et le directeur du foyer se montre toujours plus évasif, plus inquiétant, plus équivoque...

10 x 19 / 76 PAGES / 7,32 EUROS / SEPTEMBRE 1995
et BABEL n° 351, OCTOBRE 1998

REVUE DE PRESSE...

Le point commun reliant Yôko Ogawa, née en 1962, aux romanciers japonais de la génération précédente réside peut-être dans la tension, maintenue jusqu'au terme du livre, entre une situation banale, un "environnement irréprochable", et une anomalie intime, une folie s'exprimant comme chez Kôbô Abé, comme chez Taeko Kôno, dans un isolement inatteignable.(...) Plus qu'aux dernières pages du texte, la solution de l'énigme doit être recherchée dans la solitude insolite de ces êtres, dans cette écriture neutre, volontairement scrupuleuse, qui traduit la violence et l'horreur de l'anonymat.

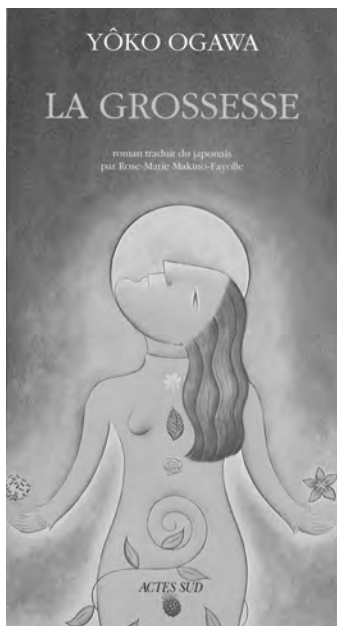
Dimitri Alexakis,
Le Matricule des Anges, 20 novembre 1995.

Motif après motif, détail après détail, petit décalage après petit décalage, Yôko Ogawa installe une atmosphère de plus en plus étrange, une tension qui sourd de la description "blanche", précise, du quotidien le plus banal. Et d'une sensibilité suraiguë aux odeurs les plus impalpables, aux sons les plus ténus, aux manifestations atmosphériques les plus fugaces. Un univers fantastique et fantasmatique se met en place. Et on arrive, insensiblement, sur un territoire inconnu.

Fabienne Darge,
Le Monde, 8 janvier 1999.

Yôko Ogawa fait circuler dans ses Abeilles une angoisse bizarre.

Michel Grisolia,
L'Express, 15 novembre 1995.



Depuis le début de la grossesse de sa sœur, la narratrice consigne dans un journal les moindres transformations physiques de la future mère. Et quand celle-ci, passé la période des nausées, retrouve un appétit vorace, elle s'empresse de lui préparer des marmelades de pamplemousse, dont elle la régale et la gave à plaisir. Peu à peu la peau – peut-être toxique – et la chair des fruits viennent se mêler, dans son esprit, à l'effervescence mystérieuse de la “matière” en gestation...

Avec un rare talent, Yôko Ogawa pousse jusqu'à l'obsession ce désir nourricier dont le lecteur ne peut que pressentir les conséquences.

10 x 19 / 70 PAGES / 7,32 EUROS / MARS 1997
et BABEL n° 351, OCTOBRE 1998

REVUE DE PRESSE...

Dans Les Abeilles, un étrange et pénétrant bruissement ne cessait d'envahir les pages. Dans ce nouveau roman de Yôko Ogawa, ce n'est que silence et calme. (...) Quels cris vont naître de ce silence feutré ? Chaque mot de Yôko Ogawa creuse en nous un abîme de doutes, comme un piolet qui attaquerait un rocher de certitudes. Pressentiments et sensations troubles, cette grossesse nous laisse en équilibre au-dessus d'un gouffre, celui de la naissance de notre propre vérité tourmentée.

Marie France, juin 1997.

Dans ce roman minimaliste, Yokô Ogawa débusque les émotions qui couvent sous la surface trop lisse de la vie quotidienne. Et signe un petit chef-d'œuvre de cruauté feutrée.

Marjorie Alessandrini,
Le Nouvel Observateur, 1^{er} mai 1997.

A 34 ans, elle a déjà reçu le prix des jeunes écrivains et le prix Akutagawa. C'est dire que, dans son pays, Mlle Ogawa est un écrivain plus que reconnu. Rien de surprenant à cela : impossible, en effet, une fois entamée la première page de ses courts romans, de les refermer avant d'être parvenu au mot "fin".

Alexis Liebaert,
L'Événement du jeudi, 6 mars 1997.



Quelques semaines avant son mariage, une jeune femme rencontre un enfant et son père. Un soir, elle les retrouve ; ils semblent plongés dans la contemplation. La mélancolie s'installe alors tel un lien dont elle ne pourra plus se défaire...

Venant d'apprendre la mort d'un camarade, la narratrice de cette nouvelle réalise qu'elle ne le connaissait que très peu, pourtant cet accident la trouble. La cérémonie est très brève. Mais dans cette ambiance étrange, quelqu'un va bouleverser sa vie.

A travers ces deux récits, se croisent des étrangers dont les nostalgies se répondent en révélant de douloureuses blessures. A moins qu'il ne s'agisse de rêves jusqu'alors enfouis, très loin entre mémoire et imaginaire.

10 x 19 / 110 PAGES / 12,96 EUROS / OCTOBRE 1998

REVUE DE PRESSE...

Le réfectoire un soir et une piscine sous la pluie, de Yôko Ogawa, est beau – nostalgique – comme un poème en prose de Baudelaire.

Michel Polac,
Charlie Hebdo, 13 janvier 1999.

Yôko Ogawa est incontestablement une grande nouvelliste. De ces écrivains qui réfléchissent au temps, aux faux-semblants, aux voies imprévisibles de la vie intérieure.

René de Ceccaty,
Le Monde, 22 janvier 1999.

Ogawa nous conduit dans l'imprévisible, l'inattendu ; elle suggère mais ne dit jamais, nous laisse devant le choix des issues offertes à ses héroïnes. L'allusion, l'ellipse, soutenues par un style à la fois étonnamment réaliste et poétique, font de ces nouvelles des œuvres fascinantes et troublantes à la fois, dont les questions ne peuvent que hanter longtemps le lecteur.

Marianne Charléty,
Etudes, mars 1999.



A la suite d'un léger accident, la narratrice de ce récit a quitté son usine et trouvé un emploi d'assistante et réceptionniste auprès de M. Deshimaru. En véritable maître de taxidermie, il recueille, analyse et enferme à jamais les blessures et les souvenirs de ceux qui désirent échapper à leur mémoire. Sans vraiment comprendre ce qui se joue sous ses yeux, la jeune fille tombe peu à peu sous la coupe de cet homme.

10 x 19 / 94 PAGES / 10,52 EUROS / JUIN 1999

REVUE DE PRESSE...

Ogawa sait créer des univers jamais répertoriés et pourtant étrangement familiers, intimes même en ce qu'ils traitent de la présence trouble et maquisarde du mal. Subtile et féroce, Yôko Ogawa aime, sans pathos ni passion, "montrer qu'il y a dans le cœur de l'homme une cruauté inconsciente". Implacable, elle écrit comme on tient la note, jusqu'à exténuation du son.

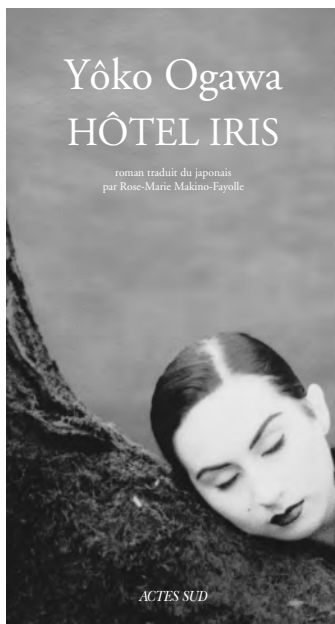
Catherine Argand,
Lire, décembre 1999.

Yôko Ogawa est une silhouette lointaine, son écriture est une démarche, droite et discrète, comme ces jeunes femmes auxquelles des mères attentionnées apprenaient à marcher sur un fil invisible et tendu, qui s'y appliquent tout en tentant de réduire les effets de banches qui donnent de la chair à la chair. Elle suit son idée en ayant l'air de ne pas la connaître. Et du brouillard s'insinue, elle écrit comme on se soumet à soi-même, seule et attentive, pour laisser le réel surgir du flou, elle avance lentement, inexorablement, ici vers une soumission délicieuse et désespérée à son mentor. Yôko Ogawa est une magicienne de la simplicité et du trouble.

Jean-Baptiste Harang,
Libération, 24 juin 1999.

Une histoire envoûtante où tout se joue sur presque rien. Un souffle, un silence, une robe dégrafée. L'inverse de notre érotisme à la "baise-moi", de notre violence à l'hémoglobine. Pourtant, la tension, la douleur et le plaisir y sont plus grands et plus explosifs.

Cosmopolitan, août 1999.



Les familiers de l'œuvre de Yôko Ogawa, virtuose du malaise, entrent cette fois dans une histoire d'amour sans limites, bien au-delà de l'atmosphère allusive qui imprégnait les livres précédents. Car ici, entre la jeune réceptionniste et le vieux traducteur solitaire, le corps à corps n'est pas un jeu de dupe...

10 x 19 / 238 PAGES/ 16,61 EUROS / SEPTEMBRE 2000
et BABEL n° 531 AVRIL 2002

REVUE DE PRESSE...

Yôko Ogawa écrit des histoires linéaires, narratives, apparemment simples, mais où chaque élément est comme l'annonce d'une catastrophe toujours en suspens, et dont on s'aperçoit qu'elle a peut-être déjà eu lieu, innommée ; ses livres sont des sortes de crimes parfaits : le cadavre n'a pas été dissimulé, il est là depuis le début, sous nos yeux.(...) Toute trace historique ou géographiquement trop marquée est effacée.(...) La métaphore est peu localisée, sa trivialité l'empêche d'être typée : elle n'en appelle qu'à l'indéfini. Ce qui dépasse, ce qui déborde n'est pas le pittoresque ; mais le bancal, l'étrange.

Marie Darrieussecq
Les Inrockuptibles, 29 août 2000.

La douleur d'être au monde mord à chaque page. Une "histoire d'O" qui ne coule pas de source, mais à laquelle s'abreuver fait un bien fou.

Fabrice Gignault,
Elle, 27 novembre 2000.

Yôko Ogawa explose tous les tabous, elle nous emmène dans une atmosphère lourde et pesante au-delà de l'imaginable, elle fait saigner les mots et les cœurs.

Lisez ce livre, vous serez touché, comme par une balle à fragmentations, vous succomberez. Si vous vous en sortez, ce ne sera pas intact.

Valérie Broquisse
Madame Figaro, 16 décembre 2000.

Titres de Yôko Ogawa disponibles
dans la collection de poche Babel



A 13 ans, Yôko Ogawa a lu le *Journal* d'Anne Frank. Elle a découvert que des mots ordinaires, quotidiens, portaient en eux une force de libération inouïe.

“Avec ce livre, j’ai rencontré les mots. Et la cruauté. Celle de l’holocauste, d’Hiroshima.” Depuis, elle écrit des livres sensuels et menaçants, de lentes déflagrations où l’initiation (à la sexualité, à la mort, au sacré) se ritualise dans la confrontation.

Yôko Ogawa écrit au calme, loin de Tôkyô. Elle aime García Márquez, Paul Auster, Kawabata, Murakami “parce qu’ils partent de rien pour sculpter des histoires”. A quarante ans, elle est l’une des plus grandes romancières contemporaines. Tout entière tenue, contenue, érigée dans ses romans.

“Je donne tout. J’écris tout. Le livre terminé, il n’y a rien, plus rien.”

Catherine Argand

*Extrait d’un entretien paru dans le magazine Lire,
septembre 2000.*

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Yôko Ogawa est née en 1962. Après la parution de son premier roman en 1988, pour lequel elle obtient le prix Kaien, elle reçoit en 1991 le très prestigieux prix Akutagawa pour *La Grossesse* (Actes Sud, 1997). Elle quitte alors son emploi de secrétaire médicale et se consacre à l'écriture. Elle vit aujourd'hui avec sa famille dans la cité historique de Kurashiki.

Toute l'œuvre de Yôko Ogawa est traduite par Rose-Marie Makino-Fayolle qui, par ailleurs, dirige la série "Lettres japonaises".

Achévé d'imprimer en février 2002
par l'imprimerie Floch à Mayenne
pour le compte des éditions Actes Sud,
Le Méjan, place Nina-Berberova, 13200 Arles



nova
MAGAZINE
www.isovision.fr.com

HORS COMMERCE

F7 8572

ISBN 2-7427-3851-7

Photographie de couverture : © John Foley / Opale